Document generated on 06/11/2024 12:41 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Récit du monde recommencé

Pierre Ouellet

Number 39, Winter 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/16131ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Ouellet, P. (1989). Récit du monde recommencé. *Moebius*, (39), 103–108.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

RÉCIT DU MONDE RECOMMENCÉ

Pierre Ouellet

La parole prépare l'homme à s'*absenter*: de lui-même, du monde et du langage qu'il tient. Le met progressivement en présence du Dieu dont il fait le Nom Propre de cette absence. Puis: au moment précis où ce nom vient à s'incarner en toute chose – en lui, dans ce monde et dans la langue qu'il parle – toute parole se retire, laissant à ses pieds la nudité du fait et de la voix: unis dans le même corps inapparent et muet, se défaire progressivement de lui: comme un vêtement de trop, qui encombre sa vérité.

Alors les choses dont nous savons les noms: comme s'ils étaient leur vrai visage, se mettent à nous ignorer – faisant comme si elles n'existaient que pour ce Dieu dont nous n'apprenons la langue qu'en oubliant *cela*, précisément, dont elle est l'aveu secret, le signe resté muet: cela qui est jeté dans ce monde comme un grand cri dont nous ne sommes en fait que le percutant écho, que la persistante rumeur. Cela qui s'étend: infiniment – et lascivement –, sous mes propres yeux. Cela qui couche: toute une nuit, dans la paille fraîche du regard – où le cherchent en vain nos yeux écarquillés dans le désir: plus vif que l'éclair qui le foudroie, d'embrasser à la fois la nuit et ce qu'elle cache.

Ainsi les choses n'existent que dans l'ignorance: *où elles sont*, du désir que nous leur exprimons – dans le regard que nous leur jetons: comme le voile d'un nom que nous leur donnons, dont nous couvrons l'absence où elles se tiennent à distance de nous. Cet éloignement que couve le

regard: dont naît plus loin l'horizon – comme d'une craquelure dans l'œuf de ce monde –, fait un abri plus sûr que les sept cieux aux Dieux dont l'être tout entier se cache de nous: dans ces mots-là, qui nous les donnent à voir en nous enlevant la vue (cet arbre: là-bas, n'est-il pas planté dans ce qui nous en cache le commencement: la naissance radicale, la racine naissante? – l'horizon? la ligne de flottaison d'un iceberg dont notre monde n'est que la partie apparente, l'autre ayant fondu dans le détachement lent de la banquise céleste où sont restés les Dieux (ce monde? un continent à la dérive sur les sept mers que le désert: où les sept cieux s'effondrent un à un, absorbe petit à petit comme le pansement fait du sang d'une plaie – et le réel est cet échouage: tout à coup, dans les artères à sec qui mènent au cœur arrêté du plus vif de l'être (comme, par exemple, ce Village: en bordure de pays dévastés)).

Les mots n'appellent que ce qui vient de loin – ramenant ici tout le lointain (chaque arbre a son ombre vraie derrière le soleil qui l'éclaire: à midi, lui retirant toute ombre visible – et le mot arbre: sur la clarté d'une page que la vision de cette clarté étend au milieu du jour, restitue à l'arbre vrai cette nuit où il prend racines derrière chaque rayon lumineux (comme le modèle du peintre pose derrière sa toile – ombre de chair où puise sa fraîcheur l'intense lumière que le pinceau tel un rayon dépose sur la clarté fictive de l'œuvre à faire)).

Les Dieux nous parlent de loin, de si loin que cette distance est celle du monde illimité qui nous sépare à jamais d'eux (entre cette pomme et la main qui la cueille n'y a-t-il pas l'ombre que le premier pommier, depuis ses plus vieilles racines jusqu'à ses plus jeunes rameaux, projette sur toutes les pommeraies de cette terre?). On dit qu'Ils se cachent derrière l'indifférence où sont les choses face à nous, qui sommes à leur recherche – si folle, si éperdues – dans le langage et le silence qui nous parlent d'elles: comme s'ils nous parlaient d'Eux.

Il n'y a en fait que le silence qui les débusque: les Dieux – mais un silence qui est l'avenir de toute parole, d'où vient: comme sa source, le monde dont elle parle: sans cesse, jusqu'à le taire – ce flux ininterrompu des choses qui la mènent en chaque mot: jusqu'à la mer, où se noyer enfin dans le mutisme infini à quoi elle se destine toute – car se fondre à cette transparence: la mer étale (qui

est l'immobile marée du va-et-vient de l'être dans chaque chose), est le destin secret des mots (comme du fruit: dans le mûrissement, de tomber enfin dans le silence d'une main).

Dieu n'est un mot parmi d'autres que dans une langue dont l'existence révèle l'étrangeté radicale de tous les noms: les uns par rapport aux autres – chacun: pour chaque autre, parlant une langue inconnue que leur totalité seule: insommable, pourrait comprendre. C'est dans cette langue qu'écrire revient à passer sous silence la familiarité des choses avec leur nom – et des mots entre eux – pour qu'en ressorte: plus vif que ce moment précis où vivre et mourir se détachent l'un de l'autre, l'étrange cri de leur séparation... que les Dieux poussent: à l'unisson. Il n'y a pas d'autre réalité que celle que nous imaginons dans le vide qui sépare chaque chose – pour que nous y logions le nom qui les unisse toutes dans la même étrangeté (cette autre identité du monde: qu'aucune carte – même du ciel qui le surplombe – ne peut décrire comme le fait un seul mot insensé).

Entre les branches de l'arbre, il y a le vide de l'air: qui est une branche plus large – mais plus frêle –, où elles s'appuient (durant tout l'hiver: qui est la saison de l'être, les ramures reposent dans la tombe du ciel – cet arbre vide qui s'y intercale (comme deux mains jointes: l'une de chair, l'autre de rien, dans la prière qu'hommes et Dieux font en commun pour que l'été du monde revienne)).

Dieu n'est qu'une façon de nommer: dans la langue propre aux choses, ce qu'elles refusent de dire en leur propre nom – que cette fleur, par exemple, ne porte de nom qu'emprunté à l'âme que parler d'elle lui prête (sans quoi elle dort: dans le sans-nom, qui est un rêve dont rien ne s'éveille). Une rose n'existe qu'à la frontière: fictive comme être, qui en sépare: aussi distinctement que le cœur battant ou ne battant plus partage vie et mort, le nom incolore où elle fleurit encore et la chair trop rose où elle se fane déjà.

Ainsi Dieu est-il l'étrange idée que les choses se font des noms que nous leur donnons: en leur prenant tout leur être, et dans lesquels elles ne reconnaissent jamais que leur infigurable absence (du monde dont on les pare: en en parlant). N'est-ce pas là: dans cet infigurable, que prend sa source l'illusion que nous avons de les toucher, de les atteindre, à travers l'immatérialité foncière des

mots: paumes vides que ce qu'elles prennent prive de chair? Nos paroles sont la trace que laissent: sur leur passage (sous silence), les choses qui nous traversent: de part en part, comme nous traverse l'esprit l'idée de Dieu et nous transperce le cœur son absence de Sens véritable. N'est-ce pas devant l'insignifiante beauté d'une rose: dans l'effrayante forêt, pleine de sens, où le regard la découvre: plus nue que tout, qu'émerge des mots le nom de Dieu — qui n'a pas de verbe pour dire ses actes — à seule fin d'en abriter l'insupportable vérité dans la corolle plus rose encore d'une fiction la plus pure? Chaque brin d'herbe est le lieu où la plante entière perd son sens général.

Leur sens est le parfum des noms: quand ils sont jetés au feu de ce monde — une odeur de cendre: arôme de mort, bouquet d'absences, monte dans nos paroles: où nous sentons que le cadavre des Dieux est le vrai bûcher d'où s'élève l'essence de chaque chose jusqu'au ciel: comme une fumée sans feu, *flatus vocis*. Vivre, alors, est le relent de ne plus vivre.

Il n'y a pas d'autre frontière entre le monde et soi que celle de l'absence des Dieux — sur quoi bute: au moindre mot, chacune de nos paroles. Le silence seul la traverse: en contrebande — passant du côté des choses le secret que nous gardons d'elles dans nos paroles à jamais tues, et de notre propre nom sera la braise à quoi l'incendie de tous d'elles que nous n'existons pas. Ainsi est-il: par-delà les mots, l'échange constant du mutisme des hommes et du bruissement des choses que nous mettons en chaque parole dans la bouche des Dieux — comme la langue que nous parlons lit sur nos lèvres ce que nous taisons.

Ce silence colporte les plus vives rumeurs sur la mort des langues — que Dieu nous retirera le feu des mots: à quoi s'éclaire le monde, qui s'y consumera; que son propre Nom s'envolera en fumée: tout ce qu'il nomme mis en cendres par ce qu'il refuse de dénommer; que notre propre nol sera la braise à quoi l'incendie de tous les dires et des ouï-dire se rallumera à chaque souffle qu'y expirera notre voix; et que cela fera pour l'homme le plus beau bûcher où brûler tout entier à l'image de ses Dieux — car vivre: et le dire, est un *autodafé*: pur acte de foi.

Parler nous met face au vide que ce dont on parle creuse: telle une vérité que la taire seul approfondit, sous chaque parole. Et cet abîme ouvre la porte à tout vertige —

où l'homme se précipite: retenu au monde par son seul nom, qu'un Dieu lointain répète sur le visage de chaque homme. Que le tourbillon des arbres dans la forêt profonde qui retienne tout arbre de tomber! Et pourtant – le nom de chaque arbre est le fossé: où son ombre se jette, qui le sépare de la forêt, l'isole de ses semblables – quand tel orme s'appuie sur tel autre: pour dire l'indestructible force de l'Orme. Se perdre: dans les sous-bois du monde, est oublier le nom que porte en nous le visage secret de chaque essence, que ses frondaisons nous cachent en nous cachant le ciel.

Chacune de nos paroles glisse sous nos pieds cette trappe du silence qui à chaque pas s'ouvre un peu plus sur les profondeurs qu'elle nous découvre, plus vastes qu'un millier de déserts où se perdre est l'unique trouvaille, l'ultime découverte. Car c'est: pris au piège, que nous parlons – en proie à ce qui nous prend la parole: ce don des Dieux, pour la remettre entière aux choses les plus muettes dans la bouche béante desquelles chaque mot sera broyé jusqu'au grain le plus fin de notre voix: les cendres du râle. Le ciel pour l'arbre est le mur absent des plus vives lamentations: celles du vent contre la mort des feuilles, la dessiccation des branches, et l'évidement du tronc, et les déracinements.

Ainsi nos paroles sont-elles des chausse-trapes placées un peu partout sur les pistes du langage qu'empruntent les plus flaireuses de nos pensées. Les Dieux y tombent: comme des mouches – victimes qu'ils sont des noms les plus creux: aux vérités les plus profondes. Nos silences les relèvent: pour les y jeter aussitôt – car se taire est l'écho d'un cri qui creuse plus profond le sens caverneux des noms que plus aucun visage ne supporte. Oui: écrire piège les Dieux, affouillant les mots pour y loger ce Vide: en Eux, qui en est la plus vivante incarnation. Et le tombeau excavé de chaque nom finit par faire: dans la totalité du langage – et de ce monde qu'il troue: passoire de l'être –, cet immense charnier où dort éternellement: en attente du visage qui l'éclaire (l'inhume: dans sa propre lumière), le nom nombreux du Dieu le plus absent, que son interminable écho fait *chair* pour le désir funeste des mortels.

N'y a-t-il pas: épinglée en chacune de nos paroles, cette image d'Épinal: le corps nu, jusqu'à sa disparition, d'une femme que sa seule mort revêt: comme d'un nouvel

hymen, du voile tout en transparence qui couvre son regard fixé sur Lui: l'unique Clou de son cercueil? Ou bien celle d'une rose: offrant sa chair dans son seul parfum, qui l'embaume (et qui est esprit plus pur que la beauté secrète du sens que fleurent nos paroles les plus légères) – car la douceur d'un pétale de rose conjointe à la vigueur de sa fragrance compose l'Image d'un Dieu qui n'a d'icône qu'imaginée dans les odeurs et les touchers les plus secrets. Écrire attouche: respire, les plus soyeuses essences; et mue le monde en tact: en aromates, palpations, fumigations, comme si toute chose n'existait plus que dans la main d'un aveugle et le flair d'un oracle. Il n'y a pas d'autre explication: à l'inspiration, à l'effleurement: dont tremblent encore dans nos paroles – comme une main: dans la caresse, et les narines: dans l'aspiration de l'âme qui suinte d'une telle caresse – les mots que l'on souffle et qui nous touchent depuis le cœur et les poumons du monde le plus lointain. Tel arbre – l'orme , par exemple – gonfle sa frondaison, qui respire une essence voisine: ce chêne, disons, qui est pour lui un Dieu – comme le *tout autre*: pour nous, qui sommes son semblable.

À l'horizon de chaque phrase: l'invisible silence où elles tombent toutes – sous le regard d'un Dieu que leur absence totale de sens incarne: jusqu'aux plus fines carnations de l'iris. Un tel silence dit l'accompagnement secret qu'il y a dans la plus complète des solitudes, et le commencement inaperçu dans la plus achevée des vies. N'est-il pas le point final: à tout, dont chaque mot fait la source: intarissable, de la parole recommencée – qui coule toujours plus nue dans le désert du monde? Et le miracle, soudain, qu'est une ligne tirée de ce point comme un grand trait sur toute sa vie, qui la traverse de part en part, et la prolonge bien au-delà de la vue – cet horizon qui: centre de tout, fend le désert en deux: là-bas le ciel vide, ici la terre désertée (et la ligne fictive qui les repeuple l'un et l'autre des chimères les plus folles: hommes et Dieux pagayant sur les mêmes rivières)? Écrire serait tirer cette ligne – et attendre que le monde qu'elle biffe se fasse, dans la parole, plus fertile désert qu'un millier d'oasis – attendre que la soif des Dieux les mène sur nos pas et sous nos yeux dans ce désert renversé où boire est assoiffé des sources... et se noyer: sans secours, dans leur interminable tarissement.